

Mme de Cheverny. Eh bien, en ce moment, je te dis, moi : Songe à ta mère.

—C'est impossible, je ne veux pas que tu te livres à ma place.

—C'est la mort pour toi.

—Peu importe.

—Bernard !

—N'est-ce pas la mort pour toi aussi, et ta vie n'est-elle pas aussi précieuse que la mienne.

—Non, ma mort ne fera pas pleurer ta mère, tandis que si tu meurs, est-ce qu'elle te survivra ?

—Je ne veux pas.

—Il le faut !

—Je lui dirai qui tu es.

—Non, puisque je te le défends.

—Je le dirai devant le conseil de guerre qui te jugera,

—Jamais.

—Je le dirai, il faudra bien que l'on sache pourquoi ce misérable a été tué.

—Jamais, tu te tairas.

—Non.

—Songe à ton père !

—Mon père !

Le capitaine s'avance vers eux. Il répète son ordre :

—Soldats, emmenez-les.

Et Jacques, fièrement, à haute voix :

—N'oubliez pas ce que je vous ai dit, mon capitaine. C'est moi qui suis coupable du meurtre du sous-lieutenant !

Et Bernard, à son tour, aussi fier, aussi énergique :

—Mon capitaine, le seul coupable ici, c'est moi !

Le capitaine haussa les épaules.

—C'est bon, c'est bon ! Tout cela s'éclaircira par l'enquête.

Il désigna deux hommes pour rester auprès du cadavre. Jacques et Bernard furent placés entre des soldats. Ils allaient partir, quand tout à coup les soldats qui encombraient le seuil s'écartèrent précipitamment. Un mot circula :

—Le colonel !

C'était Cheverny, en effet. Il se rendait aux Aulnaies, ainsi qu'il en avait averti sa femme. Parti avant que Patoche fût au camp, il ne connaissait rien du meurtre ; mais en arrivant au château, il avait vu avec surprise un attroupement de soldats devant le pavillon éclairé. Il était allé de ce côté.

—Qu'est-ce donc ! avait-il demandé.

—Un meurtre, mon colonel. Un officier assassiné !

—Un assassinat, chez moi !

Et il était entré précipitamment. D'un coup d'œil il comprit ce qui s'était passé. Le cadavre de Pierre Gironde était étendu au milieu du salon, dans la position où l'avait surpris la mort qui l'avait foudroyé. Et près de lui, debout, Bernard et Jacques, dans une attitude douloureuse, accablés par la responsabilité d'un pareil meurtre, mais étroitement unis par ce malheur même. Jacques avait posé son bras sur l'épaule de Bernard et c'est ainsi qu'ils attendaient qu'on les emmenât. Le colonel s'avança vivement vers eux. Tout de suite, en entrant, il ne les avait pas reconnus. Mais lorsqu'il se trouva en face d'eux, lorsqu'il eut vu que c'était Jacques et Bernard qu'on accusait, il recula de plusieurs pas, comme frappé d'un grand coup au cœur, et si faible et si chancelant qu'il serait tombé si on ne lui avait porté secours.

—Bernard ! Jacques ! murmura-t-il. Les malheureux !

On lui avança vivement un fauteuil dans lequel il se laissa tomber. Et il resta ainsi longtemps, silencieux, les yeux fixés sur les deux jeunes gens, qui eux, n'osaient le regarder. Puis il se releva et d'une voix brisée, voulant douter encore sans doute, avec l'arrière-espérance que Jacques et Bernard n'avaient pas trempé dans ce meurtre et qu'ils étaient arrivés là comme les autres poussés par la curiosité. Il demanda :

—Bernard ! Et vous, Jacques, que faites-vous donc ici ?

Ils ne répondent rien. Le capitaine s'avance :

—Mon colonel, nous les avons trouvés tous les deux devant le cadavre, lorsque nous sommes arrivés.

D'une voix brisée, le colonel demande encore :

—Eux aussi, sans doute, avaient trouvé Gironde, déjà mort.

Je ne pense pas, mon colonel, dit le capitaine très ému et qui trouvait que c'était une vilaine et lourde tâche que celle que le hasard lui envoyait.

Et ce qui vous fait penser le contraire ?

—C'est qu'ils s'accusent tous les deux du meurtre du sous-lieutenant.

Bernard l'interrompit et tout tremblant, parce qu'il savait la peine effroyable qu'il allait causer à son père :

—Il n'y a qu'un coupable, mon père, c'est moi.

Mais Jacques, obstiné :

—Je prie mon capitaine de se rappeler ce que je lui ai dit lorsqu'il est arrivé. Il est inutile à Bernard de s'accuser puisqu'il n'est pas coupable.

Et d'une voix ferme :

—Mon colonel, c'est moi qui ai tué Gironde.

—Mon colonel, dit Bernard, le meurtrier, je le répète, c'est moi !

Et de nouveau, devant cette étrange situation, tous ceux qui sont là se regardent surpris. L'ont-ils tué tous les deux, et l'un des deux veut-il sauver l'autre, ou bien n'y a-t-il qu'un coupable, en effet, et ce coupable, est-ce Bernard ? est-ce Jacques ? Le colonel garde toujours le silence. Il cherche à se dominer, à reprendre son sang-froid. Ses efforts sont visibles. Fréquemment il passe la main sur son front, l'y appuie fortement comme pour en chasser une douleur insupportable. Quel affreux malheur ! Bernard ! Jacques ! Tous deux près de ce cadavre ! tous deux s'accusant ! l'un des deux coupable ! Lequel ? Bernard le fils aimé en qui reposait sa fierté, sur lequel il avait déposé ses espérances paternelles ?

Et il pensait alors à Marguerite et se disait qu'un pareil coup la tuerait peut-être. Jacques, le soldat dévoué qui lui avait sauvé la vie au Tonquin et dont il cublait l'aventure du cercle, pour ne plus se souvenir que du danger de mort qu'il courait maintenant ? Et il pensait à la douce et jolie Marjolaine qui adorait son Jacques, qui ne vivait que pour lui. La jeune fille ne serait-elle pas brisée par cette catastrophe ? Toutes ces pensées se pressaient en tumulte en son esprit, et bien d'autres encore et voilà pourquoi il appuyait la main si lourdement sur son front, comme s'il avait craint que sa tête n'éclatât.

Tout à coup, il quitte son fauteuil, il se redresse. Jacques et Bernard n'étaient des assassins ni l'un ni l'autre. Dès lors pourquoi ce meurtre ? Qui l'avait amené ? Quelle si grave insulte ? Quelle si grave découverte ? Est-ce donc que les jeunes gens avaient été punis injustement et gravement ? Mais il n'y avait pas eu de punition grave dans le 145e depuis le commencement des grandes manœuvres. Une vengeance ? Pour quelle raison mystérieuse ? Il veut savoir la vérité. Il les interrogera. D'un geste bref, il fait signe à Jacques de s'approcher. Jacques fait deux pas vers son colonel, prend une attitude militaire et attend.

—Vous vous accusez d'avoir tué cet officier ?

—Oui, mon colonel.

—La raison de ce meurtre ?

Jacques se tait. Le colonel insiste.

—Vous m'avez entendu ?

—J'ai entendu, oui, mon colonel.

—Répondez donc.

—Une querelle, mon colonel, une insulte, il n'y a pas eu d'assassinat, comme vous le croyez, mon colonel.

—Un duel ?

—Oui, mon colonel.

—Pourquoi ? Précisez.

—Je ne puis donner d'autres motifs. Cet officier et moi, nous nous détestions. Il y a des haines irraisonnées, se hâta-t-il de dire pour éviter une nouvelle question de Cheverny.

Mais Georges secoua la tête. Il ne pouvait se contenter de ces explications.

—Quelqu'un connaissait-il votre haine ?

—Oui.

—Qui ?

—Bernard. Voilà pourquoi Bernard m'a servi de témoin.

—Mais Bernard s'accuse lui-même de ce meurtre

—Il ment, mon colonel.

Et avec un doux et triste sourire à son frère

pour lui faire accepter la ruse sublime de son dévouement :

—Du reste, vous l'interrogerez, mon colonel, et vous verrez que Bernard ne pourra pas, comme moi, expliquer ce meurtre.

—D'autres que mon fils avaient-ils été les confidents des sentiments que vous éprouviez pour M. Gironde ?

—Personne, mais plusieurs des hommes de ma compagnie ont été témoins, ce soir même, d'une discussion assez vive qui s'était élevée entre M. Gironde et moi.

—A propos de quoi ?

—A propos d'une punition infligée, j'étais assigné au camp.

—Ah ! vous avez forcé la consigne.

—Oui, mon colonel.

Cheverny était frappé d'une particularité singulière. Jacques semblait courir au-devant des charges qui pouvaient l'accabler. L'officier ne put s'empêcher de lui dire :

—On dirait que vous prenez plaisir à vous accuser.

—Non, mon colonel, seulement je suis franc, je ne cache rien.

—Puisque vous avez tant de franchise, vous me direz sans doute comment il se fait que ce soit ici, dans ce pavillon, chez moi, que vous ayez rejoint M. Gironde. Comment il se fait que vous ayez déshonoré ma maison en la choisissant pour y commettre un crime ?

Jacques baissa la tête. Il sentait bien que dans la situation extrêmement délicate où il se trouvait, il ne pourrait répondre à toutes les questions. Il fallait à tout prix que le colonel ne se doutât de rien. Rien ne devait troubler son honneur. Le sacrifice personne ne le connaîtrait en dehors de Marjolaine, en dehors de Bernard ! Mais qu'importe ! avait-il besoin que le monde connût son dévouement ? Ne serait-il pas infiniment heureux de mourir pour sa mère et son frère ! Et en mourant ainsi, quel éternel souvenir dans l'âme de celui-ci ! Comme il était sûr que par lui sa mémoire serait réverée ! Le colonel ne le quittait pas des yeux :

—Votre franchise ne va pas loin à ce qu'il paraît ? disait-il.

Il était inutile de nier, puisque c'était l'évidence, que Jacques connaissait la présence de Gironde aux Aulnaies.

—Je savais rencontrer ici M. Gironde, dit-il.

—Comment saviez-vous cela ?

—J'avais entendu M. Gironde lui-même le dire.

Le colonel parut inquiet. Il se troubla. Un soupçon effleura son esprit. Il avait aperçu Gironde, en ces derniers temps, à plusieurs reprises, rue Ampère et même à Nancy, depuis que les réservistes, soldats et officiers, avaient rejoint leur corps pour les manœuvres. Il ne s'était jamais demandé d'où venait l'intimité qui paraissait s'être établie, si rapidement, entre le jeune homme et Mme de Cheverny. Il se le demandait à présent. Que Gironde vint à l'hôtel de la rue Ampère, qu'il vint à Nancy même, cela pouvait être naturel.

Mais comment expliquer la présence du jeune homme au château, à pareille heure, et non pas même au château, mais dans un pavillon des Aulnaies récemment aménagé et où personne n'était encore entré, à l'exception des ouvriers ? Le soupçon était né dans son esprit, il y devait germer. Mais cette question si grave, il avait peur de l'adresser à Jacques. Il avait un remords. Il lui semblait qu'il insulterait Marguerite. Cependant le meurtre environné de mystères, il voulait, à tout prix, en démêler les raisons. Et il continua en raffermissant sa voix :

—Jacques, répondez sans détour. Que venait faire M. Gironde au château ?

—Je l'ignore, mon colonel.

—Vous le saviez !

—Non, mon colonel.

—Vous mentez !

—Oh ! mon colonel.

Il était impossible, après tout, que Jacques l'ignorât. Ce fut la réflexion que se fit le colonel ; mais en même temps qu'il se disait cela, du fond de son cœur montait le soupçon grandissant en même temps qu'une voix lui criait :

—Jacques sait tout ! Jacques ment !

Voilà pourquoi l'officier, le sourcil froncé, re-